

Daniel **De BRUYCKER**, Maximilien **DAUBER**, *Exode*, Les Carnets du dessert de lune, 2017, 80 p., 16 €, ISBN : 9782930607818

"Ayant des jambes nous marchions.../de pas en pas, nous avançons.../jusqu'où, nous l'ignorions". S'esquisse petit à petit et nous imprègne un monde vaste, "absurde par son immensité". Le narrateur est un peu là comme un cosmonaute sur la lune. "La sécheresse de l'air/la poussière qui tourbillonnait/les odeurs nous serraient la gorge". L'immersion dans le désert est totale, par tous les sens: "Des vents se levaient, chassant devant eux/ de petits serpents de sable/comme lacets dessous les pieds/impossible de s'endormir/sans la crainte au matin/de se découvrir ligoté". Une expérience physique et existentielle du désert : fatigue, solitude, le seul bruit des pas, un mirage, "ce tendre tissu d'illusions". Un monde "inventé pour nous seuls" : "Plus il était ardu d'y croire/plus il devenait difficile/de ne pas y prêter foi". De très belles photos de Maximilien Dauber nous font ressentir, conjointement aux textes, "l'ocre rouge de la terre/l'azur vibrant" ainsi que les ombres démesurées et fascinantes. Un duo de voyageurs laissant leurs empreintes sur les pages délivrées par notre lecture...

© **Odile Bonneel**, in **INTERCDI**, janvier/février 2018

Poèmes et photographies composent ce beau livre, entièrement consacré à l'errance et au désert. Les quarante-huit neuvains et les seize photographies tentent de donner de ce thème des migrations difficiles, des nomades une vision qui ne soit pas clichée mais au plus près des réalités d'aujourd'hui.

Quelques photos expressément saturées (dans les bleus, les orange), d'autres plus sobres (celles des pages 24 et 36 carrément sublimes sur ces chameliers et fonds de montagnes) déroulent la thématique dense que le poète De Bruycker insuffle à ces vers :

« *On s'habitue à tout –
même à courir*

les pieds plantés en un mirage » (p.65)

ou

« *Des paroles bruissaient*

dont nous ne savions pas la langue

seul l'accent nous était familier » (p.63)

La fatigue « escorte » ou « un fil d'espoir » : c'est le là-bas montré, suscité, espéré, et la chute est peut-être au bout du chemin tant tout est « ardu » et les « frontières » inatteignables!

La force du poème, rythmé par les photographies qui arrêtent des images, des moments, tient à la tranquille écriture classique qui les anime, entre imparfait, conditionnel de l'improbable et présent épuisant.

Le carnet de voyage a des échos lancinants : il illustre une réalité qui déborde, images, réalités touchées des doigts par deux artistes nomades en esprit, en chair.

© **Philippe Leuckx**.

*Chantent les caravaniers, en
souvenir de leurs meilleures
années...*

*Chaque nuit je les entends encore.
Parce que chaque nuit je défie le
désert avec eux...*

Giulio Angioni

Il y a bien deux auteurs à ce « carnet poétique » tant les photos ocre et bleu du désert de Maximilien Dauber bavardent avec le poème de Daniel De Bruycker, avance au même pas régulier que le texte. Une photo toutes les trois phrases, chaque phrase composée de trois tercets. Si bien que l'on voit la plaine énigmatique : « *De gros rochers jonchaient la lande* », « *de hautes montagnes toujours au loin* », « *une falaise entr'aperçue dans l'aube* »...

« Exode », déplacement massif de population, impose le « nous » du groupe. C'est la relation du déplacement qui nous est faite avec l'emploi du passé. La « caravane » du livre est composée de « dromadaires », les photos, et d'humains, les phrases, et traverse le désert de la page blanche...

*Le désert si étonnant :
Tout ici était saisissant
le sol, l'espace, les ombres
et, plus encore, d'être du nombre*

ou encore

*Le sol nu, semé de faux plats
l'air sans couleur, impalpable, muet
et jusqu'au ciel strié d'absence*

*Tout nous frappait
par un air d'imprévu, d'arbitraire,
d'inventé pour nous seuls*

*Plus il était ardu d'y croire
plus il devenait difficile
de ne pas y prêter foi.*

On ne sait pas pourquoi ce groupe se déplace, on ne sait pas où il va. Ils ne le savent pas non plus :

*Nous ne savions pas ce que nous désirions
pour venir en ces terres arides
sous ce ciel absent
Ayant des jambes nous marchions...
De pas en pas, nous avançons...
Jusqu'où, nous l'ignorions...*

C'est l'exode pur, le cheminement pour un ailleurs et ce cheminement est éprouvant et inquiétant :

*De l'ombre tout le jour
nous tournait lentement autour
à la façon d'un charognard*

Le cheminement se fait jusqu'à une arrivée qui marquera le début d'une renaissance.

*Un jour enfin parut une oasis
Nous pressâmes le pas
certains d'entrer dans un mirage*

Avec *Exode* on songe à ce qu'ont enduré tous ceux partis de chez eux pour une question de survie et si on sait que le désert est inhospitalier, l'exode en soi, avec tout ce qu'on laisse, une fois la porte fermée, est un désert.

© **Michel Lansade (02/08/17) in Encres Vagabondes**

Où l'on est doucement renvoyé à sa condition d'exilé

*Le pays était froid
rude à voir et sauvage
à s'endurcir le cœur
Çà et là des clartés violentes
aveuglaient sans rien éclairer
qu'un ciel d'orage au cœur de soi
Des cris d'oiseaux passaient
stridents dans la tourmente –
eux-mêmes, on ne les vit jamais*

Les livres, ça peut toujours se prendre au pied de la lettre. On louperait des choses, sûrement, en les lisant, ainsi, au ras de la moquette. N'empêche. Ça peut se faire. Rien ne nous empêche

d'user ainsi de la lecture. On dirait alors d'*Exode*, dernier livre en date de Daniel De Bruycker et Maximilien Dauber, qu'il est le fruit de deux amoureux fous du désert. Dauber y revenant sans cesse depuis des années. Photographiant, filmant, obstinément, les sables, les roches éreintées, les ocres et les bleus. De Bruycker nous livrant de petits poèmes en tercet, suivant à la trace une troupe indéfinie de gaillards et de gaillardes, une troupe marchant dans le désert, on ne sait pas trop pourquoi, une troupe faisant route vers une oasis, y parvenant en bout de course.

*Nous ne comprenions rien –
en ces lieux, dit quelqu'un,
'comprendre' n'est pas le mot juste
Rien ici que nous puissions aimer –
un autre suggéra : aimer
n'est pas non plus ce qui convient
Qu'en faire alors ? demanda une voix –
Ce que nous faisons, lui fut-il répondu :
chercher, et passer outre.*

Oui mais.

Exode, c'est aussi autre chose. Tout autre chose. Se frotter au désert également. J'imagine ceci : traverser un désert, pour peu qu'on ne le fasse pas en touriste, c'est d'abord et avant tout se dépouiller. Laisser derrière soi l'inutile. Nos petits gris-gris d'angoissés. Nos oripeaux. C'est être renvoyés, sans tambour ni trompette, à la vie dans ce qu'elle a de plus fondamental. À la vie sans fard et sans masque, disons. Du moins, j'imagine. Lire et regarder *Exode*, en faire l'expérience, dès lors, ça pourrait être ça : entrer dans un texte labyrinthique, se perdre dans ses méandres, suivre pas à pas le questionnement, le doute de ces gens en marche, n'ayant nul autre choix que celui d'avancer. Ça se passe dans un désert, d'accord. Ça pourrait aussi se passer ailleurs. N'importe où. Ça pourrait concerner n'importe qui. N'importe où. Vous et moi dans un métro. Vous et moi à la campagne. Ça parle de roches, de rouges, de bleus. Ça parle d'une troupe errante, certes. Mais ça parle surtout de nous, dans le fond. De nous tous. De notre condition d'êtres vivants. Lancés, poum !, au hasard sur cette terre. Avançant, bon gré mal gré, comme on peut. Pas le choix. Oui. On pourrait prendre *Exode* comme une belle métaphore. Un livre quasi métaphysique qui nous inviterait, une fois laissés derrière nous l'inutile, à la vie dans ce qu'elle a de plus fondamental : un parcours, une errance vers une terre promise, un lieu où l'on pourrait se poser. Un lieu tranquille où l'on pourrait enfin s'apaiser.

*Le pays peu à peu s'animait
des cris, des voix, des gens saluaient –
c'était aimable, pour des fantômes !
De part et d'autre du sentier
la roche, creuse, murmurait
habitée d'une touffeur d'haleines
Je n'aurais jamais cru
qu'il se trouvait des lieux comme ceci –
des lieux où vivre*

Oui.

Exode pourrait être cela : un livre poétique, parlant sans chichi de la vie, de ce qu'est être au monde. Un livre où l'on se frotterait chaleureusement à la vision qu'ont De Bruycker et Dauber de la vie. Un livre fait de doutes et de douceurs. Un livre à la langue simple et savante. Sans fioriture. Nous renvoyant pourtant sans cesse ailleurs. À d'autres lieux, d'autres temps, d'autres espaces que ceux évoqués et montrés.

Parce que, oui, à la lecture d'*Exode*, bien des choses aussi refont surface. Reviennent à la mémoire. Des choses anciennes, bien sûr. Un peu mythiques. Comment ne pas songer à la bible ? À Moïse ? À toutes ces années passées à errer ci et là dans le désert ? Mais d'autres encore, beaucoup plus récentes. Beaucoup plus contemporaines. Comment, en feuilletant *Exode*, ne pas songer à ceux et celles en route vers ailleurs ?, fuyant les guerres et les atrocités, espérant un jour une fois se poser tout là-bas, en Angleterre ou ailleurs, espérant

l'accueil chaleureux en terre promise ?

Voilà bien le plus curieux : *Exode* et sa langue simple, ses photographies à couper le souffle, ses paysages de toute beauté, *Exode*, oui, ouvre bien des portes. Nous force, bien malgré nous, à créer des liens. À aller au-delà des mots écrits. Au-delà des images montrées. À faire se rapprocher diverses couches de réalité. Extraordinaire pouvoir des mots. Extraordinaire pouvoir des images. Quand, comme ici, ils nous renvoient, sans faire de leçon, à nous-mêmes. À l'absolue nécessité de nous interroger. Nous invitant, pour ainsi dire, à retrousser nos manches. À cracher dans nos mains. À bâtir, à notre tour, notre terre promise.

© Vincent Tholomé in <https://le-carnet-et-les-instants.net/2017/05/05/de-bruycker-dauber-exode/>

De magnifiques photos de Maximilien Dauber pour cet écrin de désert où la poésie de Daniel De Bruycker vient se fondre et se confondre avec les pierres, le ciel, le sable.

*Tout ici était saisissant –
le sol, l'espace, les ombres
et, plus encore, d'être du nombre.*

Dans le désert, nous sommes transportés, nuées, ombres, nous avançons dans la lecture comme on marche, lentement, avec cette sensation que l'espace s'ouvre tout autour et en nous et le sentiment de se dissoudre dans cette immensité. Nous nous sentons de plus en plus petits, insignifiants, à chercher des signes qui se font et se défont, désert que nul langage ne saurait contenir.

*Nous ne comprenions rien –
en ces lieux, dit quelqu'un
'comprendre' n'est pas le mot juste.*

Ça a l'air simple comme ça de parler du rien, mais c'est certainement ce qu'il y a de plus difficile, sans tomber dans le cliché, le ressassé. Rien d'exceptionnel ici, pas d'hymne ou d'ode emphatique à la beauté, juste cette humilité qui convient au sujet et qui nous oblige à faire corps avec le sable, avec la roche, avec le vent et ces ombres et au plus profond de nos os, nous éprouvons notre condition éphémère. Des pas, un souffle et puis poussière.

*Un caillou quelque fois roulait sous nos pieds
nous le suivions, dociles
jusqu'à en déloger un autre
(...)*

*Un fil d'espoir était notre guide
sans lui nous nous serions perdus –
fidèle, c'est lui qui nous égarait*

Cependant tout désert a son oasis, quelque chose comme un cœur qui bat, lentement mais avec obstination. Peut-être qu'en lisant *Exode*, nous marchons à l'intérieur de nous-mêmes.

© Cathy Garcia, la cause littéraire

« *Exode* » est un long poème qui raconte sur toute la longueur du livre une forme d'odyssée dans un paysage désertique, magique, existant à peine :

*« Nous ne savions pas ce que nous désirions
pour venir en ses terres arides
sous ce ciel absent :*

*Ayant des jambes nous marchions...
de pas en pas, nous avançons...
jusqu'où, nous l'ignorions*

*Sans doute était-ce cela,
finissait-on par se dire,
que nous étions venus reconnaître. »*

Ce paysage de sable et de lumière ne semble pas réel, c'est peut-être pour se convaincre que ce n'est pas un mirage que le poète à demander au photographe de fixer cette lumière avec ses ombres et la trace de leurs pas sur la pellicule.

*« Nous regardions le moins possible
de crainte que tout cela s'efface
ou, pire, ne s'efface pas. »*

On imagine ces voyageurs venus de nulle part allant nulle part comme des compagnons d'un Ulysse des temps modernes, se mouvant seulement dans le temps.

*« Une falaise, entr'aperçue dans l'aube
semblait raconter une histoire
dont je savais la fin. »*

Mais ce paysage a lui aussi son histoire et le photographe lui a donné une sublime existence, habitant le vide par son regard sur les détails qui peuplent cet univers de lumière. Et immanquablement on pense à Théodore Monod qui a sillonné le même désert que Maximilien Dauber, le photographe, qui accompagne Daniel de De Bruycker dans cet exode transcrit dans un « poème photo », genre que Jean-Louis Massot semble affectionner particulièrement, on ne peut que l'en féliciter le résultat est magnifique et, en ouvrant cet ouvrage, on devient tous des explorateurs du temps et de l'espace, des Ulysse, des Théodore Monod, des hommes qui marchent dans les livres de Malika Mokeddem... des hommes qui affrontent l'immensité déserte sans angoisse aucune, émerveillés comme au jour de leur naissance.

© Denis Billamboz in **Mes impressions de lecture**